Ami du Clergé du 3 février 1938

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

L'Eucharistie et la vie. — IV. L'Eucharistie et son influence sur les âmes et sur les peuples, 49. — *Deuxième Partie : L'Eucharistie et la vie surnaturelle.* I. L'Eucharistie source de la vie surnaturelle, 52.
Instructions du dimanche. — XVII. *Sexagésime :* Parabole de la semence, 54. — XVII *bis.* Les tentations, 55.
Les Paraboles du Royaume. — V. Le trésor caché ; la perle précieuse, 57. — VI. Le figuier stérile, 58. — VII. La brebis perdue, 60.
Sujets de circonstance. — *Pour une Réunion d'Action Catholique :* Le rôle des élites, 61.
Pour prêcher sur l'Histoire Sainte. — XXIV. Le livre de Tobie, 63.

L'EUCHARISTIE ET LA VIE

IV

L'EUCHARISTIE ET SON INFLUENCE SUR LES AMES ET SUR LES PEUPLES

Mes frères,

Il est admis de tous, même des incroyants, pour peu qu'ils soient intelligents et instruits, que l'histoire de l'humanité est partagée en deux versants dont la croix du Christ occupe le sommet. Avant le Christ, l'humanité est presque entièrement livrée à l'erreur et aux vices ; après le Christ, elle s'éclaire, elle s'améliore, elle se moralise et se civilise. En somme, les siècles modernes sont fils de l'Evangile, et c'est à l'Evangile qu'ils doivent d'être plus cultivés, de posséder des idées plus profondes et plus justes, d'avoir un idéal de vertus ignoré du passé et de connaître au moins une élite qui se hausse à le réaliser.

Je voudrais montrer ici la part de l'Eucharistie dans ce changement de l'âme humaine en particulier, et de l'esprit des peuples en général.

Il y eut dans l'Eglise naissante un premier agent de transformation intellectuelle et morale : c'est la parole. La parole des Apôtres, la parole de Paul, « le semeur de paroles », comme il s'appelait lui-même, la parole des disciples, ces prédicateurs de la première heure, la parole qui, depuis bientôt vingt siècles, après s'être fait entendre dans les catacombes, retentit dans toutes les chaires, petites ou grandes, exerça une influence considérable sur la « mentalité » des générations des temps nouveaux. Elle a annoncé, inculqué les vérités sublimes; elle a notifié les lois divines et les règles ; elle a excité la foule des convertis et des fidèles à la pratique des vertus obligatoires, entraîné souvent les plus rétifs, subjugué les plus récalcitrants, rapproché les plus opposés. L'action de la parole a été vraiment immense, et l'on peut dire que c'est elle qui a fait le miracle de la conversion du monde.

Cependant, elle n'a pas tout fait. Si elle a eu sur les âmes et sur les peuples une influence puissante, l'Eucharistie en a exercé une tout aussi efficace. Les deux formes, — la forme du Verbe et la forme du Sacrement, — ont collaboré à la même œuvre de salut ; mais cette action n'a pas été identique. La Parole a éclairé et entraîné ; l'Eucharistie a nourri, élevé, développé et transfiguré l'âme humaine et, par voie de conséquence, fait surgir une humanité nouvelle.

Approfondissons ces vues. Elles s'éclaireront, si je vous montre l'influence de l'Eucharistie sur les âmes et sur les peuples. Nous verrons alors ce que lui doit cette civilisation dont nous sommes si justement fiers.

I

Il semble souvent aux auditeurs que, lorsqu'il leur parle de l'influence de l'Eucharistie sur les âmes, le prédicateur développe un thème de déclamations faciles. C'est vrai quelquefois, par exemple quand l'orateur se contente de vanter le courage des martyrs, la pureté des vierges, la sainte audace des missionnaires, en attribuant à l'Eucharistie ce courage, cette pureté, cette audace.

Qu'il aille au fond des choses ; la tâche est plus ardue, mais le résultat est sérieux, et ceux qui l'écouteront verront quel levier l'Eucharistie, en toute vérité, a été pour l'élévation de l'âme humaine. Cette étude, alors, devient une étude d'histoire, de psychologie et d'expérience religieuse, et l'influence eucharistique apparaît ce qu'elle est, c'est-à-dire divine.

L'homme d'avant la prédication de l'Evangile, — nous en avons la preuve dans tous les documents que nous a laissés l'antiquité, — était, comme je l'ai dit, livré à toutes les ignorances, à toutes les erreurs et à tous les vices. De son origine, de sa raison d'être sur terre, de son avenir par delà la tombe, il ne savait rien et ne s'en préoccupait guère. Il regardait comme la vérité les mythologies les plus folles et les fables les plus grossières. Par-dessus tout, il s'abandonnait aux plus immorales dépravations. Non qu'il n'y eût, dans l'immense et malheureuse foule humaine, des natures droites, de nobles âmes aux aspirations élevées. Mais l'influence d'un milieu idolâtre et corrompu les rabaissait et les souillait elles-mêmes. Ceux qui ont pratiqué les littératures de l'Orient, de la Grèce et de Rome le savent bien. S. Paul, dans son Epître aux Romains, a tracé le portrait de l'homme qui n'a pas connu le Christ. Je veux citer cette page aussi sobre que vigoureuse, d'un réalisme aussi puissant que sincère.

Partout l'impiété :

« Les perfections invisibles de Dieu, écrit l'Apôtre, depuis la création du monde, sont visibles et intelligibles au moyen de ce qui a été créé, ainsi que sa puissance et sa vérité. Aussi les hommes sont-ils inexcusables.

Ayant connu Dieu, ils ne l'ont pas glorifié comme Dieu ; ils ne lui ont pas rendu grâces ; loin de là, ils se sont égarés dans leurs pensées et leur cœur insensé s'est obscurci.

Ils se disaient sages ; ils étaient fous.

Ils ont transféré la gloire du Dieu incorruptible à l'idole, à l'image de l'homme corruptible, des oiseaux, des quadrupèdes, des serpents même.

C'est pourquoi Dieu les a livrés aux désirs de leur cœur, à l'impureté, en sorte qu'ils déshonorent leur corps de honteuses souillures.

Et voici, dans sa réalité brutale, l'ignominie des mœurs païennes :

« Leurs femmes inverties ont transgressé la loi de la nature. Et semblablement, les hommes, abandonnant leur légitime compagne, ont brûlé de monstrueux désirs, se sont livrés entre eux à de honteuses turpitudes.

Dieu les a livrés au sens réprouvé. »

EX LIBRIS PROVINCIAE PRO STUDIO THEOL. S. S. CORDIS IESU.

 25,1,1,57

Que peuvent être, dans la vie, de pareils hommes ?

« Ils sont remplis de doute inquiet, de malice, de fornication, d'avarice, de méchanceté ; remplis d'envie, d'homicide, de querelle, de fraude, de malignité. Ils sont délateurs, calomniateurs, odieux au ciel, outrageux, superbes et altiers, machinateurs de crimes, indociles à leurs parents, déraisonnables, déréglés, sans affection, sans fidélité, sans miséricorde. » (Rom., I, 21-32).

Ce portrait avait déjà été buriné, presque dans les mêmes termes, par l'auteur du livre de la Sagesse :

« Ils vont, écrit-il, jusqu'à immoler leurs propres enfants ; ils offrent des sacrifices clandestins et passent les nuits dans des folies sans nom.

Comme il ne leur reste aucune pudeur ni dans leur vie, ni dans leur union, l'un tue l'autre par jalousie, ou l'outrage par l'adultère.

Ce n'est partout que désordre, sang versé, meurtre, vol et tromperie, séduction et mauvaise foi, tumulte et parjure, persécution des bons, oubli de Dieu, souillure des âmes, crimes contre nature, inconstance dans les mariages, excès de la débauche et de l'impudicité.

Le culte des abominables idoles, ajoute-t-il, est la cause, le principe et le motif de tout ce mal.

Quand ils se divertissent, c'est du délire. Ils n'ont que des prophètes de mensonge, ils vivent dans l'injustice et se parjurent sans scrupule.

Et, comme ils se fient à des idoles qui n'ont point d'âme, ils espèrent que leurs parjures ne leur porteront point préjudice. » (Sag., XIV, 23-29).

Voilà, saisi sur le vif, l'état d'abjection des hommes sous l'empire du paganisme, quand les prédicateurs de l'Evangile apparurent et parlèrent.

Ils montrèrent la lumière à ces infortunés plongés dans les ténèbres ; le bien, à ces infortunés enfouis dans la matière et dans le mal moral. Les nouveaux chrétiens, connaissant désormais la vérité et le devoir, firent un effort pour sortir de la misérable « servitude du péché, » comme s'exprime S. Paul. Mais dans cet effort, effort vers la délivrance, leur énergie les trahirait. Où trouver, mon Dieu, la force de secouer de si lourdes chaînes, de rejeter de si répugnantes souillures ?

C'est ici que l'Eucharistie intervient et qu'elle apparaît dans son rôle admirable de relèvement moral. La Parole les avait éclairés ; elle les avait excités et comme fouettés ; elle ne leur avait pas infusé la vigueur intérieure, l'élan qui part du fond même de l'être. Cette vigueur, cet élan, ils les trouvèrent dans la fusion de leur vie à une vie divine. Ils ont mangé le Pain, ils ont bu le Vin, et parce qu'ils n'étaient plus seuls dans leurs combats, l'impossible leur est devenu possible.

Les hommes qui résistèrent à la Parole et qui ne prirent point part au mystérieux Festin demeurèrent les mêmes : « injustes, fraudeurs, fornicateurs, idolâtres, adultères, impudiques, dépravés, voleurs, avares, ivrognes, médisants, rapaces. » (I Cor., VI, 10). Mais il se forma, dans ce monde corrompu, une élite courageuse qui s'éleva aux plus hautes vertus, floraison étonnante d'âmes fortes et pures inconnue jusque-là.

D'où venait à ces premiers chrétiens cette force et cette pureté ? Comment, seuls dans une société livrée à toutes les faiblesses et à tous les vices, étaient-ils devenus capables, non seulement de cette élévation morale, mais encore de cette tenue de vie et de cet héroïsme qui projeta tant de gloire sur les commencements de l'Eglise ?

L'explication est dans ce mot de S. Paul : « Celui qui s'unit au Seigneur est un seul esprit avec lui. » (I Cor., VI, 17). Nous voyons, en effet, qu'ils se réunissaient dans quelque chambre, plus tard dans les catacombes, plus tard encore dans des temples, et que là, fraternellement, ils prenaient part à la « fraction du pain. » Tout venait de là. Leur foi dans la présence du Christ sous les apparences eucharistiques était profonde, absolue. En recevant le corps du Maître, ils communiaient à sa divinité, et cette union physique avec un Dieu achevait de les surélever en leur infusant des énergies surnaturelles.

Cette action du Christ eucharistique ne s'est pas arrêtée aux premiers temps ; elle s'est continuée à travers les siècles, jusqu'à nos jours. Tous les chrétiens, entrés dans l'Eglise et fidèles à sa doctrine et à ses lois, ont obéi à l'ordre de Jésus : « Prenez et mangez. » La communion est devenue la nourriture spirituelle de millions d'âmes ; elle a eu sur les générations successives des croyants les mêmes effets salutaires ; la transformation morale opérée par l'Eucharistie est devenue une transformation sociale, qui s'est maintenue, étendue, et qui a pris le nom de « civilisation chrétienne. »

C'est ce rôle de l'Eucharistie dans l'établissement et le maintien de la civilisation que je voudrais essayer de définir maintenant.

II

Pour une grande part, l'établissement de la civilisation, comme la transformation individuelle des âmes, est due à la Parole. Avant de réformer les mœurs et de faire fleurir les vertus surnaturelles, il fallait défricher le terrain, détruire les idées fausses, prêcher et faire accepter la vérité dogmatique et morale ; en un mot, débarrasser les esprits de l'erreur et les éclairer des lumières de la foi. La Parole accomplit ce double travail : elle fut le bûcheron qui abat à coups de cognée l'arbre aux ramures épaisses dont l'écran touffu cache le ciel et le soleil ; elle fut le semeur qui emblave ; elle fut le souffle salubre qui purifie. Sans images : elle discrédita les mythologies, abattit les idoles, révéla le Christ à l'Humanité.

C'est beaucoup, ce n'est pas assez. L'Eucharistie fit le reste.

Pour que la civilisation chrétienne existât et pour qu'elle dure, il fallait qu'il y eût, dans la société nouvelle, une élite tellement pénétrée de l'esprit du Christ qu'elle fût la réalisation vivante et permanente de l'idéal religieux, moral et social apporté par le Maître ; une élite qui fût vraiment, comme le Maître lui-même l'avait dit, « le sel de la terre et la lumière du monde ». Si cette élite manquait, les idées se dissolvaient au vent des discussions, au choc des contradictions, les mœurs retombaient à leur ancienne turpitude, et la société, revenue fatalement à ses erreurs, n'avait pas progressé d'un pas.

Grâce à l'Eucharistie, cette élite s'est trouvée.

Au commencement, dans la foule des chrétiens, il s'en rencontrait, — c'était inévitable, — d'ignorants, de faibles, d'indignes ; mais il y en avait aussi de strictement fidèles, pour qui le christianisme était toute la vie. Or, c'était ceux-là qui s'approchaient de la Table Sainte et qui s'unissaient à Jésus-Christ dans la communion. Soutenus dans la pratique des vertus parfois surhumaines par le Pain des Forts et par le Vin des Purs, ils pratiquaient la loi évangélique dans sa rigueur et dans sa perfection, et par l'exemple de leur foi et de leur vie, maintenaient l'idéal qu'ils portaient en eux. Le monde les voyait profondément croyants, justes, respectueux de tous

les droits, indulgents aux coupables, tolérants, charitables, sobres, chastes, humbles, courageux et résignés, désintéressés : le monde ouvrit malgré soi les yeux à ces flambeaux, et peu à peu il se laissa pénétrer lui-même par la plus divine des doctrines et entraîner vers les principes les plus élevés de la morale privée et sociale.

C'est ainsi que les communiants fondèrent la civilisation chrétienne. J'ajoute que c'est encore par eux qu'elle est maintenue dans nos temps modernes.

Les hommes de notre temps se partagent, au point de vue civilisation, en trois catégories : les incrédules, qui sont quelquefois des impies, les indifférents, et les chrétiens conscients de leur doctrine et de leurs devoirs.

Les incrédules et les impies n'ont pas de principes sur lesquels appuyer la vie individuelle ou sociale. S'ils en professent quelques-uns, ce sont, au contraire, des principes destructeurs qui conduisent au nihilisme de l'esprit et au dévergondage des mœurs. N'ayant aucun idéal, n'acceptant aucune règle supérieure, n'appréhendant aucune sanction, n'ayant aucun châtiment à craindre dans l'au-delà ni sur terre, personne à redouter que le gendarme, le juge et le bourreau, les incrédules et les impies, logiquement, ne peuvent être des agents de civilisation ni même des civilisés. La civilisation, en effet, postule, au moins dans une certaine mesure, le respect théorique et pratique de soi-même et des autres, la reconnaissance effective des droits et des obligations, la justice et la charité. Or, il n'y a ni justice ni charité sans croyance ; toute morale sort de Dieu comme de son unique source. Donc, s'il n'y avait, dans le monde, que des incrédules et des impies, la civilisation périrait.

On peut se rendre compte de ce que serait une société composée d'incrédules et d'impies par l'histoire de la Révolution française, et par le spectacle que ceux de notre génération ont eu sous les yeux dans la dernière moitié du XIXe siècle. Pour ne parler que de ce que nous avons vu, de 1875 à 1914, ce sont les incrédules et les impies qui ont régné sur la France. Règne moins farouche que celui de la Grande Révolution, mais combien hideux encore ! Ce fut un temps de luttes fratricides, d'oppression des consciences, de spoliation et de proscriptions. Pas de justice, pas de pitié ; la haine. Et là où la religion persécutée avait disparu ou presque, une immoralité si profonde qu'elle semblait devenue une maladie incurable à laquelle le peuple de France finirait par succomber. Cette constatation, d'ailleurs, peut se faire à toutes les époques et chez tous les peuples. Pas de civilisation : alors quoi? Des barbares ou des hommes qui se barbarisent. La civilisation est en fonction de l'intensité des convictions religieuses et de leur action sur la vie. Encore une fois, l'incrédulité et l'impiété sont fatales à la société, et la civilisation périrait, s'il n'y avait dans le monde que des incrédules et des impies.

Les indifférents, — chrétiens tièdes, sceptiques, indolents, ignorants, apathiques, — n'ont pas nécessairement, comme les incrédules et les impies, une influence négative sur la civilisation ; il se peut même qu'ils en adoptent les principes et les usages à leur insu. Ils sont alors entraînés dans le mouvement, comme des soldats sans conviction dans la marche en avant d'une armée. Mais rien ne tient dans les mains molles de ces hommes qui ne s'attachent à rien de grand, et le dépôt des maximes évangéliques et de l'esprit du Christ, cette base nécessaire de la civilisation, tomberait à terre, s'il n'y avait qu'eux pour le conserver à l'humanité. Ces gens-là ne participant aucunement à la vie religieuse, n'ont que la surface et l'apparence des vertus des civilisés. On peut donc dire encore que, s'il n'y avait dans le monde que des indifférents, la civilisation ne durerait guère plus qu'un vernis que le temps et les orages useraient, laveraient, et effaceraient avec rapidité.

Restent les chrétiens sincères et conséquents avec eux-mêmes. Ceux-là sont les vrais agents de la civilisation, et les seuls qui l'imposent au monde et l'y maintiennent. A la fin du XVIIIe siècle et pendant tout le XIXe, les nations d'Occident, et particulièrement la France, ont assisté à la contre-épreuve concluante et finalement tragique de cette vérité. Des philosophes qui philosophaient à tort et à travers, des politiciens aussi ignorants des nécessités vitales d'un peuple que le plus obtus de leurs électeurs, des savants dévoyés qui déraisonnaient en voulant raisonner leurs sciences, des sectaires francs-maçons ou libres-penseurs, atteints comme d'une rage diabolique, d'une effrénée passion de détruire, ces hommes aveugles qui ne voyaient pas que chaque coup qu'ils portaient à la religion frappait au cœur la Patrie, ont voulu substituer à la civilisation chrétienne une civilisation de leur cru, plus humaine, disaient-ils, plus belle et plus heureuse. Ils ont nié Dieu, l'âme, le devoir, l'au-delà, les sanctions d'outre-tombe, toutes les idées révélées et surnaturelles ; tenté de relever les idoles païennes sensuelles, dans l'intention insensée de changer la terre en paradis, et par plus de cent ans de cet apostolat destructeur, tant qu'ils ont pu, de déchristianiser le peuple. Il fallait, selon eux, abandonner pour jamais les conceptions d'un christianisme trop ami de la douleur ; ne plus contrarier la nature ; tirer de la vie tout le bonheur qu'elle contient, comme on exprime le suc d'un fruit savoureux ; ne plus chercher en haut les lois de la morale individuelle ou sociale, mais les chercher dans la Science qui apportait au monde une Révélation nouvelle...

Le résultat de ces expériences criminelles, nous l'avons vu se développer sous nos yeux année par année, jour par jour. Notre pays, en dépit de tous les progrès matériels, s'abaissait et s'affaiblissait progressivement, perdant sa vertu et sa vigueur par d'innombrables blessures. Sa population diminuait; l'alcoolisme et l'immoralité ravageaient le peuple; la criminalité de la jeunesse épouvantait l'observateur. Plus d'hommes supérieurs ; la médiocrité dans tous les postes. Les qualités qui avaient fait de la France la première nation civilisée du monde, la générosité, l'esprit chevaleresque, la loyauté, la courtoisie, la piété, le charme de la vie sociale, n'étaient plus qu'un souvenir, et on les voyait remplacés par l'égoïsme, la brutalité, la grossièreté du sentiment et du langage, par l'injure et la haine. Tous les grands ressorts de l'Etat faussés ou brisés ; la magistrature sans prestige; l'armée suspecte, insultée, découragée; le clergé vilipendé, spolié, persécuté. C'était la descente vers la décadence, la course à l'abîme. Et finalement, conséquence tragique et sanglante de tant d'erreurs, la plus formidable des guerres venant parfaire les ruines commencées par l'imprudence des barbares de chez nous.

Où était la civilisation pendant cette sombre période ? Où, la justice, la bonté, la résistance au mal, le respect de la conscience d'autrui, le courage dans l'épreuve, la pureté et la dignité de la vie, l'esprit de

sacrifice à un idéal, les vues élevées, les actes nobles, tout ce patrimoine moral rejeté par les ennemis du Christ et qui sont la civilisation vraie, la seule, puisque la civilisation uniquement matérielle n'en est pas une ?

Elle n'était ni avec les intellectuels, ni avec les politiciens persécuteurs, ni avec les foules par eux dépossédées de leurs croyances. Jamais peut-être les hommes ne nous sont apparus plus agressifs, plus lâches, plus vils. Et aujourd'hui encore, vous pouvez constater, sur le vif, la platitude, la sécheresse de cœur, la rudesse, la brutalité des générations héritières des idées et des mœurs d'alors.

En vérité, la civilisation était demeurée toute entière et seulement chez les chrétiens persécutés. Eux gardaient les traditions de la vieille France, en gardant les vertus commandées par leur foi. Le bien qui s'est perpétué dans le pays, ce sont eux qui l'ont conservé, et c'est grâce à l'idéal qu'ils maintiennent comme un drapeau, que cette France qu'ils auront contribué à sauver, pourra rester dans son sillon et marcher encore à la tête des peuples civilisés.

Qu'on y réfléchisse, tout cela apparaîtra comme l'évidence même.

Or, quelle est pour les chrétiens fidèles la source des pensées élevées, des nobles sentiments et des vertus dont ils donnent l'exemple ? C'est la communion, complément de leur doctrine et aliment de leurs âmes. Vous pouvez chercher à votre aise, vous ne trouverez rien d'autre. Si vous n'en croyez pas cette affirmation, pourtant si plausible, interrogez-les eux-mêmes : ils vous le diront.

Au surplus, toute bonté, toute délicatesse, tout sentiment élevé et raffiné a sa source profonde dans l'amour. Or, le plus pur, le plus fort, le plus grand des amours, c'est l'amour de Dieu. Si donc vous vous rappelez que Dieu n'est aimé pleinement, tendrement, ardemment que dans le « Mystère d'amour », vous comprendrez tout de suite la décisive influence de ce Sacrement sur les dispositions intérieures des âmes, sur leurs actions et sur leur vie.

De fait, nulle part vous ne trouverez dans le monde où l'Eucharistie est inconnue ou négligée, fût-ce parmi les meilleurs, une élévation de sentiments, une délicatesse, une douceur, une tolérance, des dévouements, une résignation aux coups du sort, une humilité, des vertus, en un mot, comparables à celles que l'on rencontre dans les milieux où l'on communie. Que l'on y voie toujours régner cette perfection que l'on appelle la sainteté, non ; la créature humaine garde malgré tout une part de ses imperfections. Mais la différence à ce point de vue est immense entre les communiants et les non-communiants. Pour moi, alors que je souffre comme en exil parmi des étrangers un peu barbares quand je vais dans le monde, c'est au milieu des communiants que j'aime à vivre. Ici, au moins, la grossièreté des paroles et des actes est absente ; la même foi, le même amour créent une harmonie qui n'est pas le ciel, mais qui le fait pressentir.

Que deviendrait notre société si l'Eucharistie lui était ravie, ou si la Table eucharistique y demeurait sans convives ? N'en doutez pas : elle se paganiserait toute entière, elle se matérialiserait ; elle perdrait, en perdant la présence et la pénétration vivifiante de Dieu, tout idéal supérieur ; elle serait comme ces nations que l'on croyait chrétiennes et qui ne l'étaient que de nom.

« Le monde sans le Christ, dit l'évêque Cyprien dans le beau livre de Louis Bertrand, *Sanguis martyrum*, sans la justice, sans l'amour, sans l'intelligence du Verbe est une chose abominable à désespérer les âmes » ; et rien n'est plus vrai. Or, où les âmes trouveront-elles le Christ et la justice et l'amour et l'intelligence du Verbe, sinon dans l'Eucharistie ?

Elevons-la donc bien haut, m. f., cette Hostie adorable. Elle est la force secrète qui suscite tous les renouveaux, qui met en mouvement tous les vrais et féconds progrès, parce qu'elle est le Soleil d'amour et de justice, l'inépuisable Source de toutes les vies.

* *

Voilà, Messieurs, l'influence de l'Hostie dans le monde. Elle est bien petite, l'Hostie, bien frêle, et paraît bien impuissante. Un souffle qui passe par la porte ou la fenêtre de l'église peut l'emporter ; une goutte d'eau peut la dissoudre ; une légère pesée du doigt peut la briser. Et pourtant, Messieurs, vous avez vu, dans ce simple discours, son action sur les âmes et sur les peuples : c'est une action d'une puissance incomparable.

C'est donc l'Eucharistie, — et je crois l'avoir démontré, — qui est le ferment de la civilisation. C'est là que réside la force immanente qui meut les âmes, l'Eglise et le monde. Ce sont ceux qui se nourrissent de ce Pain céleste qui maintiennent dans la pauvre humanité toujours prête à déchoir la noblesse des sentiments, des pensées, du langage même, des manières et des mœurs ; — eux qui forment l'aristocratie courageuse et parfois héroïque dont on peut dire qu'elle est la gardienne de la vie et de ses plus hautes puissances ; — eux qui sont ce « petit troupeau », « lumière et sel de la terre », qui nous sauve des ténèbres et de la corruption.

Puisse cette élite sainte, — c'est mon vœu en terminant, — se multiplier dans notre pays et partout sur ce globe : plus elle sera nombreuse, plus la véritable civilisation fera de progrès ; car, hommes ou nations, les créatures de Dieu ne vivent pas seulement du pain matériel, industrie, commerce, découvertes, richesses et bien-être ; elles vivent aussi d'amour, de sagesse et de grâce, et Jésus nous donne tout cela en se donnant lui-même. Ainsi soit-il.

Deuxième Partie

L'Eucharistie et la vie surnaturelle

I

L'EUCHARISTIE SOURCE DE LA VIE SURNATURELLE

Mes frères,

La vie naturelle est une certaine relation ou un certain rapport de l'âme avec le corps, rapport qui fait que le corps est animé par l'âme et qu'elle et lui participent à leurs mouvements réciproques.

De même, la vie naturelle de l'âme consiste dans une certaine relation ou dans un certain rapport avec Dieu, dont la force la pénètre, l'anime et lui permet d'être, de penser et d'agir.

De même encore et enfin, la vie surnaturelle de l'âme consiste dans une certaine relation ou dans un certain rapport de cette âme avec Dieu connu et aimé surnaturellement. Dieu la pénètre plus profondément, l'éclaire plus vivement, s'unit à elle plus intimement par une plus grande confiance et un plus grand amour.

Ce rapport surnaturel s'établit au premier degré par la foi que nous recevons au baptême ; au dernier et suprême degré, dans la vision et l'union béatifique, au ciel ; au second degré, pendant l'existence

terrestre de l'homme, il s'établit par l'Eucharistie.

C'est cette vérité, l'une des plus vitales de la doctrine chrétienne, que je voudrais exposer aujourd'hui devant vous, en limitant mon sujet, bien entendu, au Sacrement qui fait l'objet de mes entretiens.

I

S'il est un point, dans l'Evangile, où Notre-Seigneur se montre net et catégorique, c'est celui-ci : l'Eucharistie est la vie de l'âme.

Faut-il rappeler ici ses paroles ? Souvenez-vous de ce qu'il dit au peuple de Capharnaüm, le lendemain de la *Multiplication des pains,* dans les paroles de la Promesse.

Il dit : « Le pain de la vie, c'est moi. » — « Voici le pain qui descend du ciel, afin que celui qui s'en nourrit ne meure point. » — « C'est moi le pain vivant descendu du ciel ; si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement. » — « Le pain que je donnerai, c'est ma chair pour le salut du monde. » — « Qui mange ma chair et qui boit mon sang a la vie éternelle ; et moi, je le ressusciterai au dernier jour. »

Ces paroles sont claires et formelles ; on ne saurait se méprendre sur leur sens.

La communion nous donne donc la vie. Quelle vie ? La vie du Christ lui-même, la vie divine; autrement dit, l'esprit du Christ pénètre en nous avec l'Hostie, et c'est lui qui anime tout notre être, comme c'est notre âme qui anime notre corps. Nous pouvons, après une communion, nous écrier avec S. Paul : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi ! » Nous devenons l'un de ses membres, des fils de Dieu comme lui, des fils de Dieu par participation à sa grâce, comme il l'est par nature.

« Tout l'effet que la nourriture et le breuvage matériels opèrent pour la vie corporelle, c'est-à-dire sustenter, augmenter, réparer, délecter, ce Sacrement le réalise pour la vie spirituelle. » Ces paroles sont de S. Thomas *(Somme théol.,* 3e P., q. 79, art. 1).

L'Eucharistie sustente la vie spirituelle. Elle est la nourriture exquise de l'âme, et toute nourriture nourrit. Qui s'alimente conserve sa force. L'âme, faite pour Dieu, en s'alimentant de cette nourriture divine, conservera donc la vie et toutes les énergies de la vie. Il est une chose qui tue la vie divine en nous : c'est le péché mortel. L'Eucharistie nous en préserve, Jésus nous l'assure et nous le promet : « La vie que donne ma chair, nous dit-il, est une vie durable ; c'est une vie qui a toutes les énergies nécessaires pour résister à la mort ; c'est la vie éternelle. *Qui manducat me habet vitam æternam.* » Comment s'en étonner ? Nourrissez-vous abondamment et sagement ; votre organisme triomphera des germes morbides. Tous autour de vous seront frappés et tomberont ; vous, vous resterez droit et fort. De même, la communion, nourriture vigoureuse, multipliera vos forces de résistance au mal. Celui qui par sa Passion a vaincu l'Enfer, vous prêtera sa puissance triomphante ; de votre cœur brûlant de foi et d'amour, « de divines flammes s'échapperont (c'est l'expression dont se sert un Docteur) comme d'une fournaise, qui mettront en fuite les démons. »

L'Eucharistie augmente la vie spirituelle. Avez-vous remarqué le curieux synonyme que l'on donne quelquefois au mot *repas ?* Au lieu de repas, on dit *réfection.* Le vocable a vieilli, je le sais ; il est pourtant encore d'usage et j'en aime la signification profonde. Il veut dire que l'homme qui prend de la nourriture « se refait » ; autrement dit, que devenu faible, par ce moyen il devient plus fort. L'Eucharistie produit dans l'âme croyante et pure un effet identique ; elle la refait, elle la remonte, elle la corrobore, elle lui donne une plus grande intensité de vie. Elle la fait grandir en même temps, — comme le lait maternel et les aliments plus solides qu'il absorbe plus tard, finissent par faire d'un enfant un homme vigoureux ou une femme solide.

L'Eucharistie répare la vie spirituelle. Travail des mains, travail de l'esprit, tout épuise notre corps. Nous pouvons quelques heures oublier notre fatigue et notre faim ; mais bientôt un sentiment de faiblesse, sinon une défaillance, nous avertit que nos forces ont trouvé leur terme. Il faut tout planter là, et aller demander à un aliment réparateur un renouveau d'énergie. Cet aliment, vous l'absorberez ; vos forces peu à peu remontent, et vous redevenez ce que vous étiez avant votre fatigue, prêts à recommencer le travail interrompu et à multiplier de nouveaux efforts.

Saisissante image! Comme notre vie physique s'affaiblit par son exercice, meurt et nous échappe, si je puis ainsi dire, par toutes les issues, notre vie spirituelle est, elle aussi, exposée à des pertes journalières et continuelles. Les tentations, alors même qu'elles n'ont aucun résultat mortel, nous distraient de Dieu et du bien, et le péché véniel nous affaiblit. C'est lui surtout, le péché véniel, qui détériore l'âme du chrétien. Il la dégrade, il la lézarde, il la délabre comme la pluie et le vent font d'une maison mal entretenue. Il entrave sa marche en avant, comme ces mollusques et ces algues qui s'attachent au flanc du vaisseau, l'alourdissent et retardent son élan sur les vagues. Il l'enveloppe de poussière, comme celle que soulève la tempête sur le grand chemin. Il l'intoxique comme un poison subtil pris à petites doses. Il l'endort comme dans un évanouissement.

Le remède ? — *L'Eucharistie,* « *remède quotidien à nos infirmités* », ce mot est de S. Ambroise. Parce qu'elle est une source de charité et de ferveur, étant le Sacrement de l'union, elle exclut tout obstacle à l'union avec Dieu, et donc du premier coup les offenses délibérées, le péché véniel et ses résultats nocifs. Elle répare, par son efficacité propre et directe, toute perte de vie surnaturelle. Elle raccorde dans l'âme ce que j'ai appelé les lézardes et les dégradations ; elle la débarrasse des fardeaux et des parasites qui entravent sa marche ; elle la nettoie de sa poussière ; elle l'immunise contre le poison qui la mine ; elle la réveille de son assoupissement. Cela est théologiquement certain (le Concile de Trente l'affirme), et expérimentalement assuré, car il n'est pas un chrétien qui ne puisse attester que, par une bonne communion, l'âme retrouve toute l'activité et tout l'élan de sa vie intérieure.

L'Eucharistie délecte la vie spirituelle. Il y a en elle ce vin qui toujours réjouit le cœur de l'homme, le vin d'un banquet sacré où la joie règne comme dans tous les banquets. Cette joie toutefois n'est ni éclatante ni bruyante ; elle est profonde et calme. C'est la joie des délices intérieures, d'une douceur royale. *Omne delectamentum in se habentem. Præbebit delicias regibus.* C'est la joie grave du grand amour ; c'est la joie qui naît dans l'âme du sentiment de la plénitude et de la force ; du sentiment d'une vie développée et devenue plus intense. Sans doute, tous ne goûtent pas à ce point combien le Seigneur est doux, et ce n'est pas toujours, non plus,

que ces impressions de joie nous sont données. Le Seigneur parfois nous en sèvre, et nous ne sommes pas toujours dignes de ces consolations divines. Mais en elle-même, l'Eucharistie est une source de joie spirituelle, et il n'en est pas un, parmi nous, qui ne puisse l'attester en s'appuyant sur sa propre expérience.

C'est ainsi que l'Eucharistie nous surélève en nous introduisant et en nous maintenant dans la sphère surnaturelle.

Cette surélévation de notre condition d'hommes est de conséquence, car si je suis fils de Dieu avec le Christ à qui je suis physiquement et spirituellement uni, je suis aussi, c'est encore S. Paul qui nous l'enseigne, cohéritier du Christ et héritier de Dieu : *Hæredes quidem Dei, cohæredes autem Christi.* D'où il suit que j'ai droit, moi qui communie, à partager la gloire et le bonheur du Christ et par conséquent droit au ciel.

Je veux insister sur cette très belle et très consolante pensée.

II

Je viens de vous montrer, m. f., que l'Eucharistie est ici-bas *la vie de nos âmes*. Laissez-moi vous montrer maintenant, — cette démonstration me sera plus douce encore, — que l'Eucharistie est *le gage du ciel*, donc de l'autre vie.

Jésus nous en donne la formelle assurance : « Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang aura la vie éternelle. » La vie éternelle ! Il est de toute évidence qu'il ne s'agit pas ici de notre petite vie étroite, agitée, misérable d'ici-bas, de cette vie qui ne dure que quelques années, pas beaucoup plus longue que celle des éphémères, si on la compare à celle de l'immensité des âges ; et qui est condamnée à s'éteindre dans la mort comme une flamme dans la nuit. Il est même de toute évidence encore qu'il ne s'agit plus de cette vie surnaturelle qui nous fait les amis de Dieu en établissant et en sauvegardant entre lui et nous ces relations paternelles d'un côté, filiales de l'autre, qui sont le prélude de la vision et de l'union béatifique. C'est une autre vie que celle-là, car celle-là nous pouvons la perdre par le péché, et la vie éternelle ne serait plus la vie éternelle si elle pouvait être perdue.

Ecoutez Jésus : il dit encore : « Ceux qui ont mangé la manne dans le désert sont morts ; celui qui se nourrit de ma chair vivra éternellement. » Une fois en possession de cette vie, ceux qui se nourrissent de l'Hostie, ceux dont l'Hostie est la nourriture accoutumée, le Pain supersubstantiel de chaque jour, ceux-là vivront éternellement dans le ciel, ce Royaume de Jésus, à la consommation des siècles. Ils seront les citoyens de ce Royaume et les sujets de ce Roi. Unis à lui, ils partageront sa gloire et son bonheur dans l'éternité. Des Hébreux qui, dans le désert, furent nourris de la manne, tous n'ont pas été fidèles à Dieu ; beaucoup ont manqué leur salut. Ceux qui se nourrissent de l'Eucharistie ne le manqueront pas. La manne ne soutenait que le corps ; l'Eucharistie soutient l'âme et réalise entre elle et Dieu une union que la mort ne peut rompre.

Vous voyez, vous comprenez vous-mêmes, maintenant, quel gage précieux de béatitude et d'honneur est cette Eucharistie dignement reçue. « Dieu tout puissant qu'il est, dit S. Augustin, n'a pu donner davantage ; tout sage qu'il est, il n'a pu donner mieux ; tout riche qu'il est, il n'a pas eu de quoi donner plus. »

Quelle douce, quelle grande, quelle triomphante destinée est réservée aux âmes communiantes ! Quelle perspective s'ouvre devant nous dans l'au-delà ! Avec une telle foi, nous pouvons défier cette mort que ceux qui ne croient pas voient venir dans un si grand frémissement d'angoisse et d'épouvante. Nous savons que la porte du tombeau s'ouvre sur les paysages enchantés du divin Royaume dont nous sommes, dès ici-bas, les citoyens, et dont nous serons les possesseurs attitrés et immortels. Heureux habitants d'une Patrie heureuse, nous participerons, comme il est écrit, à la nature divine : *divinæ consortes naturæ.* Non pas que nous devenions des dieux au vrai sens du mot, *Dii estis*, mais nous serons mêlés à une vie ineffable, mêlés dans la mesure où, ici-bas, nous aurons été unis au Christ : *Sumus in cœlo quatenus sumus in Christo.*

* *

Ainsi, l'Eucharistie est ici-bas l'aliment de notre vie surnaturelle ; ainsi l'Eucharistie est le gage de notre vie éternelle, de notre bonheur et de notre gloire dans l'au-delà. Quel encouragement, m. f., pour ceux qui ont la foi et qui savent apprécier « le don de Dieu », à s'approcher de la Sainte Table, à recevoir ce Jésus, source et dispensateur de la plus haute vie, et à se nourrir du prodigieux aliment qu'il leur offre !

Nous irons à vous, Seigneur ! Aussi souvent que nous le pourrons, nous puiserons au Sacrement ces mystérieuses énergies que nous communiquent votre chair et votre sang. Dès ce monde, nous vivrons de la vraie vie, grâce au Pain descendu du ciel ; grâce à ce même Pain, cette vraie vie demeurera en nous ; nous ne mourrons pas spirituellement, jamais, et quand nous quitterons la terre et ses combats, la vie reçue de vous se manifestera en nous dans le ciel telle qu'elle s'est manifestée en vous et dans vos saints. Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS DU DIMANCHE

XVII

Sexagésime

PARABOLE DE LA SEMENCE

Mes frères,

La parabole de ce jour est la seule dont Notre-Seigneur ait donné l'interprétation. Nous n'avons donc pas à la chercher, mais seulement à la méditer et à nous l'appliquer.

I

Semen est verbum, la semence signifie *la parole.* Analogie bien appropriée. La voix émet la parole, comme la main projette la semence. Celle-là frappe l'oreille, comme la semence tombe sur le sol. L'une et l'autre sont porteuses de vie et destinées à la produire. La première fait naître pensées, convictions, désirs, actes, en mettant en exercice les facultés de l'âme, de même que la seconde, par la place qu'elle se fait en terre et par les sucs qu'elle y puise, pousse en racines, en herbe et en épis.

« La semence, c'est la parole de Dieu, » c'est la vérité éternelle, infaillible, souveraine, qui seule peut faire la lumière dans les âmes et les éclairer sur leurs devoirs, sur leur destinée présente et future.

Cette parole, le divin Semeur s'est plu à la répandre avec prodigalité depuis l'origine dans les sillons

du monde par des intermédiaires dont il faisait ses organes autorisés. Plus tard, il a envoyé son *Verbe incarné* jeter la semence de la vérité aux quatre vents du ciel, et il a voulu que l'audition de sa parole fût désormais le grand moyen de la foi et du salut : *Fides ex auditu, auditus autem per Verbum Christi*.

Soulignons un mot de notre évangile : « Le semeur, dit Jésus, est sorti pour répandre *sa* semence. » La doctrine qu'il est venu enseigner aux hommes n'est pas une doctrine d'emprunt, mais celle qui lui appartient en propre. Avant lui, les prophètes ne donnaient ce qu'ils annonçaient que comme des oracles du Seigneur. Lui, l'Homme-Dieu, il parle en son nom personnel, en Messie qui possède la vérité substantielle, mieux que cela, qui est la Vérité elle-même : *Ego sum Veritas*. (Jo., XIV, 6).

Et quand, après trois ans de prédication, sa tâche fut achevée, il envoya à travers le monde, pour la perpétuer, les Apôtres instruits et formés à son école. Ceux-ci se firent les hérauts de sa doctrine ; puis ils se sont survécu dans leurs successeurs et dans les prêtres leurs auxiliaires. Et c'est ainsi que la parole même du Christ retentit et retentira parmi les hommes jusqu'à la fin des siècles. Si bien que le Fils de Dieu s'est en quelque sorte incarné à nouveau dans la parole de son Evangile, comme il avait fait dans le Sacrement eucharistique, et qu'il continue, sous cette forme, à converser avec nous : *Qui vos audit, me audit... Tanquam exhortante per nos*. (II Cor., V, 20).

II

Mais à la semence il faut un sol qui se laisse ensemencer et qui soit apte à la faire fructifier. C'est ici le côté moral et pratique de la parabole.

1. Toute âme humaine est un champ destiné à recevoir la divine semence. Le céleste Cultivateur, de sa main toujours pleine et toujours ouverte, pour peu que l'on s'y prête, est sans cesse occupé à répandre en chacun de nous le froment de la vérité et de la grâce. Pour nous, c'est toujours, de sa part, la saison des semailles.

2. Encore est-il nécessaire que l'on s'y prête, ai-je dit, c'est-à-dire que l'on prenne part à la prédication.

Si Notre-Seigneur a confié à ses ministres la dispensation du pain de la vérité ; si S. Paul a pu dire : « Malheur à moi (et donc à nous, prêtres) si je ne prêche pas l'Evangile ! » (I Cor., IX, 16) ; si l'Eglise nous fait une obligation grave non seulement de catéchiser la jeunesse, mais d'annoncer à tous les fidèles la parole de Dieu chaque dimanche, il y a pour ceux-ci un devoir corrélatif non moins grave de l'entendre au moins de temps à autre.

Au point qu'une question s'est posée entre les théologiens : Est-il préférable, pour faire la sainte communion le dimanche, de n'assister qu'à une messe basse, alors qu'on pourrait assister à la grand'messe, ou d'omettre la communion, afin d'entendre le prône à la messe chantée ? Or, l'opinion commune a résolu la question en faveur de la messe où la parole de Dieu se fait entendre ; et cela, parce que les fidèles sont tenus de s'instruire des vérités de la religion, tandis que la communion fréquente n'est que de conseil.

Hélas ! combien y a-t-il de catholiques qui, systématiquement, se dérobent à tout ensemencement de leur âme par la parole de Dieu ! Ils sont assidus à la messe ; mais qu'on ne leur parle pas de venir à un prône ou à un sermon : ils n'ont pas le temps, ils n'en ont pas besoin, cela ne les intéresse pas, ce n'est pas pour eux. — Il en est d'autres, et nombreux aussi, qui veulent bien entendre une prédication, mais en chambre, à la maison, par la téléphonie sans fil, sans avoir à se déranger ni à changer leurs habitudes, à une heure qui se concilie avec leurs repas ou leurs divertissements. Si on leur demandait d'entendre le même sermon du même prédicateur dans leur église, montreraient-ils la même avidité et protesteraient-ils si l'on s'y opposait ?

3. La parole de Dieu, pour porter des fruits, exige aussi un terrain propice.

Comment la divine semence germerait-elle, comment germée aurait-elle son développement, dans une âme ouverte à toutes les impressions, uniquement préoccupée d'intérêts terrestres, indifférente à tout ce qui ne rapporte pas ? Fatalement, elle est vouée à la stérilité.

Quel terrain trouve-t-elle en nous ? Fertile ou ingrat ? En friche, embroussaillé, pierreux ou cultivé ? desséché ou suffisamment humidifié ? grand chemin constamment battu ou champ réservé aux ayants droit ?

Vous, m. f., qui, loin de fuir la parole de Dieu, la recherchez, la goûtez, l'aimez, d'où qu'elle vienne, par quelque canal qu'elle vous arrive, quelles que soient les imperfections de forme dont elle s'enveloppe, tenez ouvert le sillon de votre âme pour que le divin Semeur y répande le céleste froment. Travaillez à être dans le champ du père de famille l'enclave dans laquelle le Semeur voie ses efforts couronnés d'un plein succès ! Ce qui le dédommagera de tant d'autres inutiles et contrariés dans leurs résultats. Qu'elle soit, votre âme, cette terre privilégiée dont parle la parabole et qui, dans la patience d'un effort persévérant, fait rapporter au bon grain sinon le cent, du moins le soixante ou même le trente pour un qui prépare et assure la moisson éternelle ! Ainsi soit-il.

XVII *bis*

LES TENTATIONS

Mes frères,

C'est assurément un éloquent plaidoyer que celui de S. Paul dans l'épître de ce matin, touchant le ministère que Dieu lui avait confié et qu'il exerçait avec un dévouement si extraordinaire. Vraiment, à lire cette longue énumération des travaux et des souffrances du grand Apôtre, on ne saurait contenir son émotion ni refuser son admiration. On se demande comment un homme pouvait suffire à tant d'occupations d'une part, et d'autre part comment il pouvait avoir assez de force d'âme pour résister à tant d'épreuves, échapper à tant de dangers, supporter tant d'accidents pénibles, pour persévérer enfin dans un apostolat contrarié par tant d'obstacles.

Mais ce n'est point à ce caractère extraordinaire et surnaturel de la mission de S. Paul que je veux m'arrêter. Il y a quelque chose de plus admirable encore dans ce plaidoyer qu'il adressait aux Corinthiens. Oui, m. f., où S. Paul est grand, c'est quand après avoir révélé aux Corinthiens ses sublimes extases et ses rapports intimes avec l'Eternel, après leur avoir dit que Dieu lui avait manifesté pour un instant les mystères de son paradis, mystères si profonds qu'il n'était pas même possible d'en parler dans une langue humaine, — où S. Paul est grand, dis-je, c'est quand après s'être exalté si haut, il s'humilie si bas, c'est quand il confesse à la face du monde que malgré tout il est homme, sujet aux mi-

sères de l'homme, pécheur, soumis à l'aiguillon de la tentation qui le sollicite au mal.

Il est bon, m. f., d'arrêter un instant notre regard sur cette faiblesse dont l'Apôtre semble se glorifier autant et plus même que de ses sublimes visions, parce que d'après lui elles témoignent encore plus de la miséricorde de Dieu à son endroit. Oui, arrêtons-nous-y, car ce sera pour nous matière à amples enseignements et à sérieuses consolations.

I

C'est qu'en effet, m. f., si nous sommes loin d'être d'autres Paul par notre mission, par nos travaux, par nos extases, par nos sacrifices et par notre dévouement à la cause de Dieu et de Jésus-Christ, si la ressemblance est douteuse de ce côté, elle ne l'est pas de l'autre, et malheureusement, comme S. Paul, si nous voulons imiter sa sincérité, nous devons avouer bien des misères morales, bien des luttes intérieures ou extérieures pour la pratique de la vertu, bien des assauts de toute sorte que l'Esprit du mal livre à nos sens et à notre âme pour nous faire offenser Dieu. Bref, nous avons, nous aussi, des tentations.

C'est là un mot qui n'a pas grand sens pour les mauvais chrétiens. Souvent ils ne voient dans les tentations qu'une affaire d'imagination. La raison en est bien simple : c'est qu'ils se laissent aller à leurs caprices, à tous les entraînements ; c'est qu'ils ignorent ce que c'est de faire un acte de volonté énergique pour éviter ce qui est mal.

Et quand il arrive qu'ils croient aux tentations, souvent ils ne les redoutent guère. Leur gaieté n'en souffre pas. Peu leur importe qu'ils soient exposés à offenser Dieu, à ternir la pureté de leur âme, à diminuer le trésor de la grâce, à la perdre même, et par suite à mériter les peines de l'enfer ! Ce sont là des motifs qui n'agissent guère sur beaucoup de cœurs.

Tout autre est la conduite de l'âme chrétienne. Comme S. Paul, malgré toutes les faveurs dont Dieu l'a comblée, elle gémit, elle souffre. Elle aime Dieu, cette âme, elle désire ardemment se sauver, et à chaque instant elle sent soit en elle, soit autour d'elle, des sollicitations au mal, des excitations au péché, et elle a conscience de sa faiblesse. Le chrétien se rappelle l'avertissement de S. Pierre disant aux premiers fidèles que Satan, notre ennemi, rôde sans cesse autour de nous, et que, semblable à un lion en fureur, il cherche une proie, c'est-à-dire une âme à ravir au troupeau des enfants de Dieu.

Doit-il cependant se décourager, le chrétien ? doit-il surtout faire des reproches à Dieu et murmurer contre lui ? Non, m. f., et cela pour deux raisons, que je veux vous expliquer.

II

La première raison de nous consoler au milieu des misères, des difficultés de notre vie morale et spirituelle, c'est que Dieu, dont nous ne pouvons suspecter la bonté et la tendresse à notre égard, n'agit pas sans motifs. Et des motifs pour lesquels il permet les tentations, S. Paul lui-même dans le récit de ce matin en signale deux.

1. « *Ne magnitudo revelationum extollat me.* De peur que la grandeur de mes révélations ne me donne de l'orgueil, » déclare l'Apôtre, en nous faisant connaître les tentations auxquelles Dieu l'a soumis. Les tentations doivent donc être pour nous l'école de l'humilité. L'orgueil, en effet, est le grand ennemi de l'homme, car il le porte à braver Dieu, à vouloir se passer de lui ; il le porte à être dur et exigeant pour le prochain ; et enfin il lui donne de lui-même des sentiments de complaisance exagérés. L'homme perd ainsi la juste notion de ce qu'il est et de ce qu'il doit à Dieu, à sa conscience et à ses semblables. De là, un désordre, principe de tous les autres désordres, comme nous le voyons dans la faute des anges et dans la faute de nos premiers parents.

Mais quand l'homme, enflé de sa propre gloire, confiant en ses propres forces, fier de sa vertu même, ressent les attaques de l'Esprit du mal, quand il se voit menacé d'être asservi, dominé, vaincu, enchaîné soit par des créatures indignes de lui, soit par des jouissances basses et matérielles, soit par des penchants ou des habitudes plus ou moins dégradantes, oh ! alors, s'il ne veut pas être aveugle ou obstiné, il comprend le peu qu'il vaut ; il reconnaît son néant, le proclame devant Dieu, et demande pardon pour ses péchés, n'eût-il jamais eu en son âme d'autre péché que la faute originelle. Et Dieu a pour agréable cette humilité de l'homme, et sera disposé à l'élever d'autant plus qu'il se sera davantage abaissé.

2. « *Virtus in infirmitate perficitur,* dit encore plus loin S. Paul. La vertu se fortifie dans la faiblesse. » Et c'est une autre raison des tentations. Oui, la tentation fortifie. On dit, m. f., que dans la nature il se passe un phénomène assez analogue à celui du monde spirituel et qui aide à le comprendre : certains arbres enfoncent d'autant plus profondément leurs racines dans le sol, qu'ils sont plus exposés aux rafales des vents, ou encore plantés dans un terrain plus mouvant. C'est, du reste, la loi générale : l'exercice rend plus fort, le travail donne la vigueur, la santé se fortifie aux intempéries des saisons.

Il en va de même de l'âme. Il faut, pour être vertueux, qu'elle exerce des actes de vertu, et ces actes de vertu lui seront d'autant plus utiles qu'ils seront non pas produits par le caprice, mais nécessités par les tentations.

Et puis ces tentations maintiennent l'âme aux aguets. Elle doit, comme le soldat vigilant, inspecter l'horizon, deviner l'ennemi, ses forces, sa marche, ses projets, afin de préparer la lutte et d'assurer la victoire.

Et quand l'âme a ainsi lutté vaillamment, il n'y a pas de doute qu'elle n'aime vraiment Dieu, qu'elle ne lui soit dévouée, qu'elle ne le préfère à tout. Et, m. f., Dieu aime à être mis ainsi en comparaison du démon et à être préféré généreusement à lui. Aussi, en récompense, se complaira-t-il dans cette âme, et lui prodiguera-t-il, pour de nouvelles victoires, des grâces plus abondantes.

III

Mais ce n'est pas tout. Dieu ne s'est pas contenté de vouloir nous enrichir de mérites et de nous préserver de l'orgueil en nous envoyant les tentations. Cela ne suffirait pas pour nous tranquilliser complètement. Le soldat mal armé ne désire point se mesurer avec l'ennemi. Ainsi, faibles et sans ressources, nos âmes pourraient se décourager par la perspective d'avoir à faire face par elles-mêmes à tant d'assauts que nous livrent à chaque instant le monde et le démon et nos passions.

Mais nous reprendrons courage, car Dieu nous a donné toutes les armes nécessaires à une victoire facile et infaillible.

Le premier moyen à employer, c'est de reconnaître nos tentations. Si nous prétendons être au-dessus des misères communes, à l'abri des attaques du démon, si nous sentons le calme le plus complet régner en nous, nous devons craindre. Quelques-uns osent se vanter d'un pareil privilège et ils ne comprennent pas que l'on soit tenté. Les téméraires, qu'ils prennent garde ! car ce calme pourrait bien n'être qu'un rêve, une illusion, un signe avant-coureur de la tempête, et faire bientôt place au désastre le plus lamentable. Nous voyons du reste par l'Evangile que le Sauveur n'a jamais été plus indulgent qu'à ceux qui avouaient leurs fautes, leurs misères, leur impuissance, et qu'il a été impitoyable, au contraire, pour ceux qui se croyaient en quelque sorte confirmés en sainteté.

Le deuxième moyen, c'est de prier. Qu'elle est touchante et d'un grand exemple, cette parole de l'Apôtre, reconnaissant qu'il a demandé par trois fois au Seigneur d'éloigner de lui l'ange de Satan, comme il l'appelle ! Sans doute, sa prière ne fut pas exaucée dans le sens qu'il désirait, car le Sauveur, je vous l'ai dit, ne veut pas que nous soyons affranchis des tentations, mais, selon qu'il l'a enseigné dans le *Pater*, il veut que nous demandions de n'être pas induits en tentation, de n'y pas succomber.

Certaines âmes, m. f., pourraient croire qu'avec une volonté bien ferme et bien énergique, avec une attention de tous les instants, elles parviendraient à éviter toute atteinte du mal. C'est une illusion, car bien qu'il nous soit recommandé d'être vigilants, notre vigilance sera mise en défaut ou réduite à l'impuissance, si nous n'avons soin de l'appuyer sur la prière qui nous obtiendra la grâce.

C'est qu'en effet la grâce est l'arme souveraine que Dieu met à notre disposition. Il répondit à S. Paul : « Ma grâce te suffit ; » c'est-à-dire : sans elle tu ne peux rien, avec elle tu es capable de toutes les victoires. Il faut y croire, m. f., à cette grâce ; et quand même nous serions affreusement tentés, quand même nous sentirions tout chanceler sous nos pas, quand même nous aurions prié sans éprouver de soulagement apparent, et qu'au contraire la tentation deviendrait plus violente, plus obsédante, croyons de tout notre cœur à cette grâce de Dieu qu'il ne manque pas de nous donner, et sachons la reconnaître et en profiter.

* *

La conclusion de tout ceci est facile à tirer. Elle est importante aussi, car, en somme, toute notre vie spirituelle se passe entre ces deux alternatives : résister à la tentation, succomber à la tentation ; et peut-être, hélas ! les chutes sont-elles plus nombreuses que les triomphes.

Mais rien n'est perdu, si nous le voulons. Reconnaissons avant tout que nous avons des luttes à soutenir, avouons que nous sommes tentés, et sachons discerner la tentation.

Ensuite prions, non seulement quand la tentation arrive, mais toujours ; fatiguons, s'il est possible, le bon Dieu de nos cris de détresse; déclarons-lui que notre volonté faiblit, qu'elle est fascinée par le mal, emportée, pour ainsi dire, malgré elle, mais que nous comptons sur sa grâce, sans laquelle nous ne pouvons rien, avec laquelle nous espérons remporter toutes les victoires, pour le salut de notre âme et sa plus grande gloire à lui, dont nous célébrerons à jamais les tendresses miséricordieuses. Ainsi soit-il.

LES PARABOLES DU ROYAUME

V

LE TRÉSOR CACHÉ ; LA PERLE PRÉCIEUSE

Mes frères,

Les Pharisiens pensaient que des signes extraordinaires devaient précéder la venue du Royaume de Dieu. Aussi le jour où ils demandèrent à Notre-Seigneur : « Quand viendra le Règne de Dieu ? » Jésus répondit : « Le Règne de Dieu ne vient pas d'une manière qui s'observe comme la venue d'un astre, dont on peut indiquer l'apparition et suivre la route. On ne dira pas : Il est ici, ou : Il est là ; car voici : le Règne de Dieu est au dedans de vous ! » (Luc, XVII, 20-21). Ce qui voulait dire, pour les Pharisiens, qu'au lieu d'attendre des signes extérieurs éclatants, il fallait chercher un Royaume de Dieu tout spirituel qui se réaliserait par la vie intérieure des âmes.

Or, Notre-Seigneur a fait ressortir la valeur inestimable, le prix infini de ce Royaume, — qui commence par la vie surnaturelle des âmes pour s'épanouir dans la gloire du ciel, — en deux courtes paraboles que nous allons commenter. (Mt., XIII, 44-46).

I

« Le Royaume de Dieu est semblable à un trésor caché dans un champ. L'homme qui l'a trouvé l'enfouit (de nouveau), et dans sa joie il va vendre tout ce qu'il possède et il achète le champ. »

Et l'autre : « Le Royaume des cieux est semblable à un marchand qui cherchait de belles perles. En ayant trouvé une de grand prix, il s'en est allé vendre tout ce qu'il avait et l'a achetée. »

En Palestine, dans un danger public, nombreuses sont les personnes qui viennent confier aux couvents leurs bijoux, leur argent. Quand les couvents sont eux-mêmes atteints par le fléau, toutes les cachettes sont bonnes, cols de citernes, murs en pierres sèches, grottes naturelles, ou simplement un trou fait en terre à un endroit qu'on a soigneusement repéré.

Le sol de Palestine, si souvent foulé par les armées étrangères, cache-t-il plus de trésors que les autres pays ? Toujours est-il qu'en Palestine l'imagination populaire est hantée par la pensée de trésors à découvrir. Et Notre-Seigneur prend cette image très familière à son auditoire : un homme trouve un trésor caché dans un champ.

Cet homme aurait pu sans doute se l'approprier de suite ; mais il est pris d'un certain scrupule. Alors, il recouvre le trésor afin que personne n'en soupçonne la présence et ne vienne à le dérober ; puis, avec joie, il va vendre tout ce qu'il possède et achète le champ.

La loi juive donnait au maître du champ la propriété du sol et du sous-sol ; voilà donc notre homme dûment propriétaire du trésor convoité.

De même, le marchand de perles ne trouve pas trop grand le sacrifice qu'il s'impose, en vendant tous ses biens, afin de posséder la perle rare et précieuse qu'il a enfin trouvée.

II

M. f., la leçon évidente que Notre-Seigneur met en relief dans ces deux paraboles, c'est *la valeur inestimable du trésor et de la perle*. Pour les acquérir, l'homme, le marchand n'ont pas hésité à sacrifier tout ce qu'ils possédaient et n'ont pas trouvé qu'ils payaient trop cher ni le trésor, ni le bijou.

Ainsi en est-il du Royaume de Dieu. Qu'est-il, ce Royaume de Dieu, ce royaume qui est au dedans de nous ? C'est la vie surnaturelle de nos âmes, qui s'épanouira un jour dans la vie glorieuse du ciel.

1. Notre vie surnaturelle est, en effet, un véritable trésor, puisqu'elle enrichit notre âme de l'amitié divine.

La véritable amitié, même humaine, n'est-elle pas déjà un très grand bien, que nous mettons au-dessus des honneurs et des biens de la fortune ? Un ami ! un autre soi-même qui partage nos pensées, nos soucis et nos joies, de la confiance duquel on ne doute pas, dont l'affection est inaltérable, le dévouement inépuisable. « Trouver un ami, dit la Sainte Ecriture, c'est trouver un trésor. » (Eccli., VI, 14).

Que dire quand cet ami est Dieu même en la personne de N.-S. Jésus-Christ ? Lui-même nous a dit : « Je ne vous appellerai plus mes serviteurs, mais mes amis. Il n'y a pas de plus grand acte d'amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime, » et sa mort sur la croix nous a mérité la vie surnaturelle de nos âmes.

2. La vie surnaturelle est un trésor qu'aucune puissance humaine ne peut nous ravir. Que peuvent les hommes contre la volonté d'un enfant qui veut garder son cœur dans l'amitié de Jésus-Christ ? Il nous suffirait d'ouvrir les actes des martyrs pour y trouver des traits d'un héroïsme surhumain où la menace, la violence, la flatterie, les promesses ont été vaincues par la fidélité.

Les martyrs ont tout sacrifié pour conserver le trésor de la vie surnaturelle, se rappelant les paroles du Maître : « Celui qui aime son père, sa mère, son fils, sa fille plus que moi n'est pas digne de moi. Que celui qui veut être mon disciple prenne sa croix et me suive. »

3. La vie surnaturelle est un trésor qui ne passe pas. « N'amassez pas des trésors que les vers et la rouille détruisent ou que les voleurs dérobent, » nous dit l'Evangile. Les trésors de la terre ne nous appartiennent pas ; ils passent tous et souvent nous échappent à l'heure même où nous croyons en être les maîtres incontestés.

D'ailleurs, tout passe, et seul demeure pour le bonheur infini ce trésor qui est la vie intérieure de nos âmes. A l'heure de la mort, de cette terre nous n'emporterons rien, sinon les bonnes actions faites par amour de Dieu, qui sont la source de nos mérites d'ici-bas.

III

Quelle estime les hommes ont-ils pour le Royaume de Dieu, à savoir, cette vie surnaturelle ?

On a raconté que M. Janin, conservateur au musée du Louvre, reçut un jour une princesse russe pour lui faire visiter le musée. Il remarque à son vêtement un diamant d'une valeur de plusieurs millions. La princesse le lui remet pendant la visite, par crainte de le perdre. A son départ elle oublie de le réclamer. Le lendemain, son laquais se présente. « Ah ! dit M. Janin, j'avais mis le bijou dans la poche de mon gilet. » M. Janin portait des gilets de piqué blanc et en changeait tous les jours. Il sonne son domestique. — « Mais, Monsieur, votre gilet est chez la blanchisseuse. » M. Janin prend une voiture, arrive et d'une voix angoissée réclame son gilet. — « Monsieur, votre gilet est dans la lessive ! — N'avez-vous rien trouvé dans la poche ? — Si, une espèce de bouchon de carafe ; mon petit joue avec dans la cour. »

M. f., combien de gens n'accordent pas plus d'estime au trésor de la vie surnaturelle de leur âme que la blanchisseuse au diamant bouchon de carafe !

« La religion, à quoi cela sert ? »

« Se gêner pour servir Dieu, pour vivre en chrétien ?... A l'heure actuelle, cela nuit plus que ça ne rapporte ! »

On réduit la vie religieuse au baptême, à la Première Communion, au mariage, à la sépulture, comme à autant d'actes extérieurs qu'on juge nécessaires pour le décorum, sans en comprendre la portée, la valeur et la gravité.

Les parents élèvent les enfants sans se douter de la perle précieuse que Dieu leur a confiée.

Cette petite âme, régénérée au sortir du baptême, est le temple de la Divinité, elle est membre de ce Royaume divin dont peut-être on ne lui parle jamais, ou bien, après le lui avoir fait entrevoir en l'envoyant au catéchisme, on lui en ferme les portes en la lançant dans une vie d'impiété et d'indifférence.

Et nous-mêmes, m. f., avons-nous vraiment entendu et compris la parole que le doux Sauveur a fait entendre sur le lac de Tibériade ? Le Royaume des cieux est un trésor, une perle précieuse. Pour l'acquérir, il n'est pas trop de vendre tout ce qu'on possède.

Certes, les biens d'ici-bas ne sont rien, comparés à ce bien céleste de la grâce, de l'amitié divine, de la gloire future qui nous attend. Aussi Notre-Seigneur nous demande de ne jamais les faire passer dans notre vie avant l'amour de Dieu, de savoir les sacrifier s'ils deviennent un obstacle au bien de notre âme et s'ils sont pour nous une occasion de péché.

Peut-être trop souvent avons-nous préféré les biens passagers de la gloire, de la flatterie, du plaisir, de l'amour-propre, des passions, à la présence de Dieu dans notre âme ?

Humilions-nous devant Dieu d'un tel mépris, d'un tel égarement de notre cœur.

* *

M. f., la vie surnaturelle de nos âmes est un trésor plus précieux que tous les biens d'ici-bas. Sachons faire les sacrifices que Dieu nous demande pour la garder et la développer. Pour nous, elle est la seule vraie vie qui ne passe pas, la seule vraie valeur qui ne se déprécie pas, pour devenir la seule vraie gloire qui ne finira pas. Ainsi soit-il.

VI

LE FIGUIER STÉRILE

Mes frères,

Faire connaître le Royaume de Dieu, l'établir sur terre afin qu'il rassemble tous les élus pour le ciel, tel est le but de la prédication évangélique.

Toutes les circonstances sont saisies par Notre-Seigneur pour donner aux Juifs une leçon opportune. Aujourd'hui, nous l'entendrons, dans la parabole du figuier stérile, leur prêcher la pénitence pour échapper aux châtiments divins.

I

On vient de rapporter à Jésus que Pilate a fait massacrer des Galiléens, en révolte sans doute, dans le parvis même du Temple. Et Jésus répond : « Pensez-vous que ces Galiléens fussent plus pécheurs que tous les autres ? Non, je vous le dis, et si vous ne faites pénitence, vous périrez tous pareillement.

« Comme ces dix-huit personnes qui furent tuées par la chute de la tour de Siloé, pensez-vous que leur dette fût plus grande que celle de tous les ha-

bitants de Jérusalem ? Non, je vous le dis, et si vous ne faites pénitence, vous périrez tous pareillement. »

Et aussitôt il leur raconte cette parabole :

« Un homme avait un figuier planté dans sa vigne, et il vint y chercher du fruit et n'en trouva pas. Alors il dit au vigneron : Voilà trois ans que je viens chercher du fruit à ce figuier, et je n'en trouve pas. Coupez-le ; pourquoi épuise-t-il le sol? Le vigneron de lui répondre : Maître, laissez-le encore cette année, que je bêche autour et que j'y mette du fumier. Peut-être donnera-t-il du fruit l'année prochaine. Sinon, vous le couperez. » (Luc, XIII, 6-9).

La présence d'un figuier au milieu d'une vigne peut nous surprendre, nous qui ne comprenons le vignoble qu'avec des ceps parfaitement alignés, dont les branches soigneusement accolées laissent un passage facile à la charrue.

Il en est tout autrement en Palestine : les ceps noueux et séculaires rampent librement sur le sol ou grimpent aux branches des figuiers, sans que le vigneron songe un instant à les déranger. La charrue légère les contournera.

Retenons surtout qu'en ce pays toute vigne est en même temps un verger. Entre les ceps, croissent figuiers, grenadiers, amandiers, abricotiers. Le Palestinien cultive la vigne pour manger le raisin sur place, et à la belle saison, quand il vient à sa vigne avec sa famille pour s'y reposer, il aime à y trouver la variété des fruits pour son ordinaire et son dessert. Aussi soigne-t-il sa vigne avec plus d'attention que son blé. La vigne est méticuleusement épierrée, sarclée terrasse par terrasse sur le flanc du coteau. On laboure dès les premières pluies ; une deuxième fois quand le printemps a fait éclore partout les pâquerettes et les anémones ; puis, en mars ou avril, quand les bourgeons gonflés de sève sont prêts d'éclore ; s'il le faut enfin, en mai-juin, la bêche fera disparaître les herbes folles.

Les arbres fruitiers plantés dans la vigne bénéficient de ce régime de faveur et deviennent très féconds.

Le figuier de l'Evangile est planté sans doute dans une vigne assez étendue pour occuper un vigneron toute l'année ; c'est lui qui entretient le clos, et le propriétaire n'y vient qu'à la saison des fruits pour jouir de la récolte.

A son arrivée, sans doute fait-il l'inspection de son domaine ; mais, puisqu'il a remarqué, déjà deux fois, la stérilité du figuier, il va droit à lui : aura-t-il, cette année, l'heureuse surprise d'y découvrir des fruits ?... C'est la même déception : pas une seule figue, rien que des feuilles ! Alors sa décision est vite prise : « Voilà trois ans que je viens chercher des fruits sur ce figuier, dit-il au vigneron ; coupez-le, il épuise inutilement les sucs de la terre qui pourraient nourrir à sa place un arbre fécond en fruits savoureux. »

C'est peut-être le vigneron lui-même qui a planté l'arbre, qui jusqu'ici l'a soigné dans l'espoir qu'il rapporterait. Ce n'est pas un figuier sauvage, comme il en existe ailleurs ; il n'est pas rachitique, son feuillage vert et abondant témoigne de sa vitalité. Peut-être que des soins particuliers amèneraient le résultat désiré ?

« Seigneur, laissez-le encore cette année ! »

Et le vigneron piochera tout autour de l'arbre pour arracher les moindres herbes, pour que les pluies abondantes abreuvent les racines, pour que les rayons de soleil réchauffent la terre ainsi remuée. Il creusera profondément pour y déposer un fumier fertilisant. Et, ici, le vigneron fait preuve d'un soin, d'un savoir et d'un zèle extraordinaires, car le paysan de Palestine, aujourd'hui encore, ne sait que faire du fumier qu'il entasse à la lisière des villages.

Si, après avoir bêché, fumé, soigné cet arbre pendant une nouvelle année, il ne produit rien, vraiment il n'y aura rien à faire ; on le coupera, il ne sera bon qu'à brûler.

II

M. f., l'application de la parabole au peuple juif se fait tout naturellement.

Le peuple d'Israël est comparé par Notre-Seigneur à ce figuier qui n'est pas un arbre quelconque, mais un arbre à fruits, l'arbre royal en Palestine.

Cet arbre ne pousse pas au hasard dans un champ, sur le bord d'une route. Il est planté dans une vigne et reçoit les soins assidus et particuliers que les vignerons donnent à leurs vergers. Il serait tout naturel qu'il produisît des fruits en abondance. Or, depuis trois ans il ne produit rien.

Malgré sa déception, le maître consent à un dernier et court délai, au delà duquel le vigneron reconnaît lui-même inutile de prolonger l'expérience.

Ainsi, m. f., les Juifs étaient le peuple privilégié de Dieu. L'Ancien Testament est rempli des prodiges accomplis en leur faveur. Dieu était donc en droit d'attendre d'eux une très grande fidélité à son service, un respect scrupuleux de ses préceptes. La vie spirituelle du peuple choisi aurait dû se révéler par la multiplicité de ses bonnes œuvres. Dans l'ensemble, il n'en a rien été. A l'heure où Notre-Seigneur paraît, Dieu peut dire : « Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est loin de moi. » Spirituellement c'est un peuple stérile. Dieu serait donc en droit de l'abandonner, de le disperser, de le détruire !

Mais voici : à la faveur de la prière du Christ, Dieu accorde un dernier et court délai. Notre-Seigneur passe au milieu de ce peuple en faisant le bien ; il l'éclaire par sa doctrine, par ses miracles, par sa miséricordieuse bonté. Ses bienfaits dépassent toutes les faveurs accordées aux ancêtres, aux patriarches eux-mêmes.

Mais qu'Israël comprenne bien : il y va de son salut.

« Pensez-vous, venait de dire Notre-Seigneur, que ces Galiléens fussent plus pécheurs que tous les autres ?... Pensez-vous que la dette des victimes de Siloé soit plus grande que celle de tous les habitants de Jérusalem ? Non, je vous le dis, et si vous ne faites pénitence, vous périrez tous pareillement. »

De même qu'un propriétaire décidé à couper un arbre longtemps stérile, consentit un nouveau et bref délai sur les instances de son vigneron, ainsi Dieu menace de mort le peuple juif tout entier s'il reste sourd à la voix du Sauveur qui l'invite à la pénitence.

Vous savez, m. f., que la parole de Notre-Seigneur ne fut pas écoutée, et qu'en punition de son endurcissement et de son déicide, Jérusalem fut détruite, le Temple brûlé, renversé, et la nation juive dispersée à travers le monde, comme elle l'est encore.

* *

M. f., nous pouvons ajouter une brève application de cette parabole à nous-mêmes.

Comme le figuier, ne sommes-nous pas l'objet de

soins particuliers de la part de la Providence divine, par les dons naturels et surnaturels dont elle nous a enrichis ?

Les secours divins nous sont donnés surabondamment par la prédication évangélique, les bons exemples, et surtout par les sacrements.

Dieu, jetant son regard sur notre vie, la trouvera-t-il riche des fruits abondants qu'apportent les vraies vertus, le vrai désintéressement, les véritables œuvres de bien ?

Puisqu'en la place du peuple juif, Dieu nous a faits enfants de son Eglise, puisqu'il nous laisse encore un délai avant de venir vers nous pour la dernière et suprême entrevue, entendons la parole de Notre-Seigneur. Il nous presse de faire pénitence pour un passé défectueux et coupable, et en même temps il nous donne la confiance qu'avec son secours le reste de notre vie sera capable de fidélité et de vertus qui nous rendront favorable le regard divin. Ainsi soit-il.

VII

LA BREBIS PERDUE

Mes frères,

Dans la parabole du figuier stérile, Notre-Seigneur avertit les Juifs, eux les enfants privilégiés de Dieu, qu'ils doivent expier leurs fautes dans la pénitence, s'ils veulent être vraiment les enfants du Royaume.

Et tandis que les Pharisiens et les Scribes, scrupuleux serviteurs de la Loi, au moins extérieurement, se scandalisent de ce que Jésus accueille les pécheurs, mange à leur table, lui, le Maître, va leur apprendre que l'amour divin ne limite pas ses bienfaits à un petit clan réservé, mais qu'il s'étend à tous, que les pécheurs sont appelés, eux aussi, à devenir les enfants du Royaume.

Cet enseignement, Notre-Seigneur le donne dans les paraboles de la Miséricorde. Nous parlerons aujourd'hui de la parabole de la brebis perdue.

I

Les publicains et les pécheurs s'approchaient tous de Jésus pour l'écouter. Et les pharisiens et les scribes murmuraient en disant : « Cet homme accueille les pécheurs et mange avec eux. »

Alors il leur dit cette parabole :

« Quel est celui d'entre vous, s'il a cent brebis et qu'il en perde une, qui ne laisse les 99 autres dans le désert et ne se mette à la recherche de la brebis perdue, jusqu'à ce qu'il l'ait retrouvée ?

« L'ayant retrouvée, il la met sur ses épaules tout joyeux, rentre chez lui, convoque ses amis et voisins et leur dit : Réjouissez-vous avec moi, parce que j'ai retrouvé la brebis qui était perdue.

« De même, je vous le dis, il y aura plus de joie au ciel pour un pécheur repentant que pour 99 justes qui n'ont pas besoin de pénitence. » (Luc, xv, 4-7).

Le spectacle d'un berger conduisant son troupeau au pâturage est familier aux gens de Palestine. Le troupeau se compose généralement de brebis et de chèvres qui cheminent pêle-mêle sur les pas du berger. Les brebis plus graves, alourdies par leur énorme queue, les chèvres plus indociles, perpétuellement tentées par la moindre apparence de verdure le long des sentiers ou sur les talus. Au milieu des mères, souvent aussi en marge du troupeau, les agneaux et les chevreaux bêlent et gambadent.

Dans la parabole, Notre-Seigneur prend comme image un troupeau de brebis, peut-être parce que la brebis est plus sympathique que la chèvre, et un troupeau de cent brebis, ce qui représente une petite fortune pour un berger.

Au matin, le berger ouvre le parc où son troupeau a passé la nuit et le conduit sur les collines à la recherche de pâturages problématiques.

Au temps de Notre-Seigneur, la Palestine a déjà connu de nombreuses invasions. Les collines sont parsemées de ruines et l'on y rencontre quantité de trous béants, plafonds de cavernes effondrées, rochers disjoints, citernes crevées. Quoi d'étonnant dès lors qu'au passage une brebis s'aventure et tombe dans quelqu'un de ces trous, et qu'elle y demeure retenue par les épines accrochées à sa riche toison ?

Le berger, distrait, n'a pas vu la disparition de la bête imprudente, et quand il s'en aperçoit, le troupeau est déjà loin du lieu de l'accident. Sur les collines, le désert, comme parle l'Ecriture, le pâturage est rare, c'est la solitude sans culture où l'herbe fine pousse après les pluies d'hiver. Aussi les brebis ne séjournent nulle part ; elles vont de sommet en sommet, de vallée en vallée, dans une promenade ininterrompue.

Et il faudra peut-être au berger plusieurs heures pour refaire le chemin parcouru.

Pourtant il n'hésite pas, il laisse dans le désert les 99 brebis, et sur l'heure se met à la recherche de la brebis perdue.

Dans la réalité, m. f., avec un troupeau de cette importance, le propriétaire aurait eu avec lui un petit serviteur qui eût gardé le troupeau. Dans la parabole, cela n'importe nullement aux leçons que Notre-Seigneur veut donner. Les 99 brebis abandonnées ne sont mentionnées que par contraste avec l'unique brebis égarée, qui maintenant devient l'objet de toutes les préoccupations du maître.

Et voici les leçons de la parabole.

II

1. D'abord la sollicitude du berger pour toutes ses brebis, et spécialement pour celle qui vient de s'égarer.

Ce n'est pas un serviteur, c'est lui, le pasteur en personne, qui conduit le troupeau ; lui qui cherche le pâturage ; lui qui, malgré le nombre important de brebis, s'aperçoit qu'il en manque une ; lui qui se met à la recherche de la brebis perdue, repasse dans tous les sentiers, explore toutes les anfractuosités du sol, des rochers, lui qui l'appelle. C'est lui qui la retrouve enfin.

2. En second lieu la leçon d'exquise tendresse qui jaillit de son cœur, car dès qu'il retrouve sa brebis, il la prend dans ses bras et la met sur ses épaules tout joyeux.

Voyez : il ne la morigène pas, il ne la frappe pas, il ne la pousse pas devant lui ; il la porte.

Souvent en Palestine, au printemps, on rencontre des bergers portant avec précaution dans leurs bras, cachés sous leurs manteaux, des agneaux nouveau-nés, dont la gracieuse tête émerge par l'entrebâillement de l'habit. Mais, cette fois, ce n'est pas un agneau, c'est une brebis que le berger porte sur ses épaules.

Pourquoi ?

Serait-elle fatiguée ? Elle a fait moins de chemin que le reste du troupeau. — A-t-elle manqué de nourriture ? Il y a quelques heures au plus qu'elle s'est perdue. — Est-elle blessée ? Le texte évangélique ne le dit pas.

Si le berger la prend sur ses épaules, c'est unique-

ment par un sentiment de délicatesse et de joie. Et cette joie Notre-Seigneur veut la souligner, car la parabole ajoute que le berger a convoqué ses amis, ses voisins : « Réjouissez-vous avec moi, parce que j'ai retrouvé ma brebis,... celle qui était perdue. »

Dans le cours habituel de la vie, le berger qui retrouve une brebis égarée en est heureux, sans éprouver pour cela cette explosion de bonheur que signale la parabole.

III

Si Notre-Seigneur parle ainsi, m. f., c'est que la scène qu'il vient d'imaginer et de mettre sous nos yeux doit élever ses auditeurs et nous-mêmes à une réalité plus haute.

Il veut faire comprendre aux Juifs que les pécheurs sont dignes d'intérêt, d'estime et d'affection, qu'ils appartiennent à la même famille que les Scribes et les Pharisiens, comme la brebis égarée appartient au troupeau qu'elle a quitté.

C'est pour cela qu'il ne repousse pas les pécheurs, qu'il leur parle, les accueille et accepte leurs invitations.

Il veut montrer que l'âme des pécheurs vaut la peine qu'on entreprenne de les convertir, de courir à leur recherche, de leur témoigner une longue et patiente sollicitude pour les amener à la conversion.

Et le jour où le pécheur a subi le charme irrésistible de la parole et de la personne de Jésus-Christ, le repentir le fait rentrer au bercail. Il reprend sa place, ses droits, ses privilèges d'enfant de Dieu, et son retour est salué par une immense allégresse : « Je vous le dis, il y a plus de joie au ciel pour un pécheur repentant que pour 99 justes qui n'ont pas besoin de pénitence. »

M. f., comprenons bien que Dieu ne se complaît pas davantage dans la conversion du pécheur que dans la persévérance des justes.

Mais puisque nous sommes obligés d'employer nos sentiments et nos pauvres paroles humaines pour essayer d'exprimer les sentiments de Dieu à notre égard, disons que devant le pécheur converti Dieu éprouve la joie de la mère qui voit son enfant, hier à deux doigts de la mort, aujourd'hui revenu à la santé, et pour un instant celui-ci est le roi de la maison, mais pour reprendre aussitôt son rang parmi ses frères.

Si le retour de la brebis égarée excite dans l'âme du pasteur une joie d'autant plus vive que ce retour lui a demandé plus de recherches et de sollicitude, cependant son amour pour tout son troupeau est le même.

Ainsi, dans le cœur de Dieu, « plus de joie » ne veut pas dire « plus d'amour ». L'amour divin demeure le même pour tous. Si Dieu avait des privilèges de tendresse, ce serait pour les justes : témoin S. Jean, le disciple que Jésus aima.

* *

M. f., combien cette parabole est consolante ! Voir Notre-Seigneur sympathiser avec les pécheurs pour les sauver, leur faire comprendre qu'il est sans cesse à leur recherche, qu'il ne se lasse jamais et que le jour où il les atteint, ce n'est pas pour les punir, ni même leur faire un reproche, mais pour leur témoigner sa joie de les retrouver...

Ah ! m. f., prions pour que les pécheurs qui se sont séparés du troupeau de Jésus-Christ, qui sont retenus par les ronces du chemin, qui sont enlisés dans des habitudes invétérées, quasi ensevelis dans des fondrières dont ils semblent ne pouvoir sortir, prions pour que ces pécheurs rencontrent le bon Pasteur qui les ramènera au bercail, pour que le troupeau du Maître soit au complet et qu'une fois de plus Dieu et ses anges s'en réjouissent dans le ciel. Ainsi soit-il.

SUJETS DE CIRCONSTANCE

Pour une Réunion d'Action Catholique

LE RÔLE DES ÉLITES

Vos genus electum.
Vous êtes de la race des élites. (I Petr., II, 9).

Mes frères,

C'est aux premiers chrétiens que l'apôtre S. Pierre adressait cette qualification. Par cela seul qu'ils étaient baptisés, il estimait qu'elle s'appliquait à eux. Depuis lors, le baptême n'a rien perdu de sa grandeur, de sa noblesse ; il impose à tous ceux qui l'ont reçu l'obligation de s'en montrer dignes. Tous, par rapport à ceux qui en sont privés, doivent être une élite, une race choisie.

Vous, chers jeunes gens, qui avez librement accepté de prendre rang dans cette Association [de J. A. C., ou de J. O. C., etc.], vous faites par là-même profession de vouloir être cela. S'il en était autrement, vous tromperiez l'espoir que l'on fonde sur vous.

Aussi bien, je voudrais vous inviter à un examen loyal et courageux sur le rôle que vous devez remplir dans la société actuelle.

I

Etre de l'élite, cela signifie qu'ayant beaucoup reçu de la nature, de votre position sociale, de votre éducation religieuse et de votre culture intellectuelle ou professionnelle, vous êtes destinés à avoir une influence sur le monde qui vous entoure.

J'aimerais à développer ces raisons qui vous placent ainsi en vedette, à montrer tout ce qu'il y a de gratuit de la part de la Providence dans ces dons, rien que dans ce fait que votre éducation vous a permis de les développer. Je voudrais m'arrêter un peu à méditer ce problème de la prédestination : pourquoi avez-vous été, vous, ainsi favorisés ? pourquoi pas les autres ? Je laisse à votre réflexion le soin de répondre à cette question : elle ne peut se résoudre que par un acte de reconnaissance d'abord, et aussi par le sentiment de votre responsabilité.

Ayant reçu davantage, vous devez rendre plus que les autres. L'aumône, qui est le devoir strict du chrétien, ne consiste pas seulement, ni d'abord, à donner un peu des biens matériels que nous avons ; elle est bien plus dans le don de ce que nous sommes. Le monde ne se meurt pas surtout d'inanition physique ; il a bien plus soif d'exemples, de compréhension et de bonté.

C'est à nous de le lui apporter, et cela nous crée un triple devoir.

II

Un ***devoir de vie religieuse*** en premier lieu. Vous avez la foi et vous pratiquez. Vous êtes ce qu'on appelle de bons chrétiens, fidèles à la messe dominicale et à la communion au moins annuelle. Vous avez peut-être votre chapelet.

Mais cette vie religieuse affecte-t-elle l'esprit et le cœur et en procède-t-elle ? Car enfin, les pratiques ne sont qu'un moyen de l'entretenir, et non un but.

Pour vivre intégralement cette vie chrétienne, il faut y intégrer Dieu, le faire passer dans cette somme d'infiniment petits que sont vos actions quotidiennes, le faire entrer dans votre vie professionnelle, dans votre vie familiale, même dans votre vie civique. Vous mettez la vie religieuse dans votre vie, alors qu'il faudrait mettre toute votre vie dans la religion. On appelle cela l'union à Dieu. Vous entendez S. Paul, au début du christianisme, le crier à ses fidèles : « Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, quoi que vous fassiez, faites tout pour la gloire du Seigneur. » (I Cor., x, 31).

Vie intérieure intense qui rayonne dans nos actes, qui réalise cette présence de Dieu autour de nous, qui nous fait rencontrer la personne de Jésus dans ceux qu'il a appelés les plus petits de nos frères. (Matt., xxv, 40).

Voilà le premier devoir.

III

Il en est un autre, celui de la *moralité*.

En ce temps où tout flanche, où tout est ébranlé, où la notion du bien elle-même est atteinte, c'est à l'élite à demeurer incorruptible.

Je ne prétends pas vous demander l'impossible. Nous sommes faits de faiblesse et d'infirmité. Quelques hommes supérieurs, parmi nous, ont atteint à l'indéfectible, à l'héroïsme, et c'est assez rare pour qu'on les ait appelés des saints et qu'on leur ait décerné un culte personnel dans l'Eglise. Pour nous, ce serait orgueil, et sans doute illusion, de vouloir atteindre à ces hauteurs. Ce n'est point de cela qu'il s'agit. Mais je dis que nos défaillances, reconnues et regrettées, réparées ensuite, doivent nous faire rebondir vers le Vrai, le Bien, le Beau.

De même, je n'entends pas restreindre ce mot de *moralité* à la seule pratique d'une vertu délicate. Je comprends dans ce mot la conscience professionnelle qui fait accomplir le devoir d'état non seulement avec ses mains et son esprit, mais aussi avec son cœur. J'y joins cette autre moralité qui s'attache au bien d'autrui pour le respecter, et qui devient l'honnêteté, la droiture, suivant qu'elle s'applique aux affaires temporelles ou non.

En tout cela, le monde désaxé a besoin d'une lumière et d'un exemple. C'est à l'élite qu'il appartient de rénover, de ressusciter le sens moral.

Vous êtes donc appelés à réagir dans votre esprit, dans vos paroles, dans vos actes, contre ce débordement, ce déballage d'immoralité. Dans votre esprit, en jugeant toujours (et même pour vous personnellement) suivant les règles de la loi divine, sévère parfois, mais toujours si juste et si sage. Dans vos paroles, en vous obligeant toujours à parler un langage conforme à la vérité, à la justice. Que jamais sur vos lèvres le mal ne soit appelé le bien, quels que soient les intérêts ou les invites qui vous sollicitent. Votre charité pourra excuser les erreurs, pardonner les fautes, être indulgente aux coupables ; votre justice continuera à apprécier sainement et à le dire franchement. Dans vos actes, cette rectitude de jugement conditionnera une attitude de loyauté, qui n'acceptera jamais la moindre compromission. Même quand ce sera, comme chez Flambeau de l'*Aiglon*, simplement « pour le geste », nous devons faire en sorte de ne jamais tromper, en quoi que ce soit, qui que ce soit.

IV

Enfin l'élite est tenue à un dernier devoir social, celui de l'*apostolat*.

Cette vie religieuse intense et réalisée, ce sens moral irréductible, vous devez les rayonner : porter le Christ, tel un ostensoir dans le monde, voilà votre rôle. Votre richesse morale, d'une part, et d'autre part la pauvreté du monde qui vous entoure, vous en font un impérieux devoir.

Cet apostolat sera à base de *bonté*. A quoi vous mènera-t-elle ? A comprendre d'abord. Travail intellectuel, qui consiste à discerner chez le prochain ses faiblesses, à découvrir les mobiles, parfois erronés, qui l'ont poussé ; travail d'humilité, qui tue l'intransigeance sèche et stérile, l'intolérance irritante et destructive.

Cet apostolat devra vous porter ensuite à *aimer*. Tant de conflits, dans tous les domaines, depuis celui du foyer jusqu'à celui du monde économique, proviennent de ce qu'on n'a pas su s'aimer ! On n'a pu faire cet effort de sympathie, on a laissé voir son égoïsme, on a laissé percer la recherche de ses intérêts.

L'apostolat vous invitera aussi à *donner*. Vous devez marcher dans le monde la main tendue. Je sais combien de désillusions vous attendent ; mais je sais aussi combien de joies vous sont réservées. Et quand bien même vous ne devriez espérer et recevoir que dans l'autre vie la récompense de votre charité, le « prix de charité » que Dieu vous décernera vaut bien la peine que vous aurez prise, les sacrifices que vous aurez faits.

* *

Mes chers amis, le monde actuel est en pleine effervescence : sans aucun doute il se transforme. Certains parlent d'évolution, d'autres de révolution. Ils ont tous raison. Des deux côtés on cherche la solution. Chacun arrive avec la sienne. On défend âprement « sa panacée ».

Trop d'hommes la cherchent, cette solution, dans l'extérieur, je veux dire : la font consister en des associations d'intérêts, des groupements d'influences, des mouvements d'opinion.

Je suis, certes, partisan de l'activité externe, de l'action commune, de l'union des forces. Mais à côté du facteur *quantité,* je vois le facteur *qualité ;* à côté du nombre, je vois la valeur. Et je viens vous crier : Le problème est avant tout intérieur. Avant, ou tout au moins en même temps que toute réforme au dehors, il y a une réforme à la portée de tous, la réforme de soi-même, la réalisation en soi de notre idéal chrétien. Le grand réformateur, c'est vous, c'est moi, c'est chacun de nous. La grande occasion, l'occasion favorable, c'est aujourd'hui, c'est tout de suite.

De même que notre corps est formé de cellules imperceptibles dont la vie individuelle est un perpétuel travail d'assimilation, d'élimination et de reproduction auquel le sang apporte les éléments nécessaires ; de même notre monde est composé, lui aussi, de nos activités cellulaires, imperceptibles, semble-t-il. Et cependant, c'est de l'esprit de foi, du sens moral, de l'apostolat de chacun de nous que dépend la santé de ce monde.

Devant Dieu qui vous demandera compte des richesses et des valeurs qu'il vous a gratuitement attribuées, promettez de ne pas les laisser inutilisées. Que chacun de vous, dans sa sphère d'activité familiale, corporative, sociale, soit résolu à s'employer au bien général, et animant cette action d'une vie profondément chrétienne, vous apporterez votre part à l'œuvre de restauration de notre pays. Ainsi soit-il.

POUR PRÊCHER SUR L'HISTOIRE SAINTE

XXIV

LE LIVRE DE TOBIE

Jusqu'à présent, les ouvrages de la Bible que nous avons analysés, à l'exception du livre de Ruth, traitaient tous d'un vaste sujet : l'histoire générale des Hébreux. Mais la Providence, qui se sert de tous les moyens pour nous conduire au salut, va nous proposer maintenant, pour notre instruction et notre édification, quelques exemples plus particuliers, qui, pour se limiter dans un cadre plus étroit, n'en visent pas moins à faire éclater les avantages de la vertu en même temps que la gloire bienfaisante de Dieu.

I

Le premier d'entre eux est l'histoire, racontée sans doute par eux-mêmes, de deux fidèles Israélites déportés en Assyrie avec leurs infortunés compatriotes, vraisemblablement sous le règne de Salmanassar, vers la fin du VIII^e siècle avant l'ère chrétienne.

L'un de ces juifs était le fils de l'autre, mais ils portaient tous deux le même nom de Tobie. Ils étaient originaires de la tribu et de la ville même de Nephtali. Lorsque Tobie le père avec sa famille fut emmené en exil au milieu des païens, il ne se laissa pas corrompre par la façon perverse de vivre en usage dans les pays où il fut transplanté. Ni ses mœurs ni sa religion ne subirent aucune atteinte. Ferme dans sa croyance à la foi divinement révélée, il continua à pratiquer les devoirs de la loi mosaïque et ceux d'une généreuse charité. Autour de lui, beaucoup de ses compatriotes captifs se trouvaient plongés dans la misère ; Tobie leur venait en aide autant qu'il le pouvait. Déjà, du reste, dès le temps de son adolescence, il avait manifesté dans tous ses actes une sagesse de beaucoup supérieure à son âge.

Le malheur des Israélites provenait de ce qu'ils avaient provoqué la colère de Jehovah en allant adorer les veaux d'or jadis élevés sur les autels par leur roi idolâtre Jéroboam. Tobie se gardait avec soin de se souiller de cette honteuse apostasie. Il pratiquait strictement les obligations imposées par sa religion et rien ne pouvait l'en détourner.

Arrivé à l'âge d'homme, il se choisit comme épouse une jeune fille de sa tribu, appelée Anne, et le bon Dieu bénit leur union en leur accordant un fils auquel Tobie donna son propre nom.

C'est sur ces entrefaites qu'il fut emmené en exil à Ninive. Dans cette situation misérable, non seulement il persévéra dans ses pieuses habitudes, mais il s'appliqua à élever son enfant d'après les préceptes qu'il mettait lui-même si bien en pratique. Le Seigneur ne tarda pas à lui octroyer une première récompense en lui faisant trouver grâce devant le roi, qui lui rendit une liberté relative, si bien qu'il put aller en voyage à Ragès, ville des Mèdes, muni de dix talents d'argent qu'il devait à la libéralité du prince. Ce fut cette fortune qui lui permit de prêter assistance aux Hébreux dans le besoin, comme nous le disions tout à l'heure, et notamment à un membre de sa tribu, nommé Gabelus.

Lorsque le roi Sennachérib, haineux à l'égard des Juifs, succéda à son père, la position de Tobie devint plus dure et même critique. Le nouveau souverain, en effet, alourdissait considérablement le joug qui pesait sur les épaules des exilés. Après que son armée eut été comme anéantie sous les murs de Jérusalem par l'ange de Jehovah, le monarque, pour se venger et assouvir sa fureur, fit massacrer un grand nombre de juifs. Tobie, qui avait multiplié les actes de sa charité au fur et à mesure que croissait la détresse de ses coreligionnaires, n'hésita pas à rendre aux victimes le dernier service d'ensevelir leurs corps. Sennachérib l'apprit et en fut si irrité qu'il dépouilla Tobie de tous ses biens. Il allait même le faire mourir, lorsque celui-ci lui échappa par la fuite. Quarante-cinq jours après, le tyran était assassiné par ses fils, et le pieux israélite pouvait revenir chez lui, et rentrer en possession de ce qui lui appartenait.

Cette épreuve ne le découragea point. Un jour de fête, il quitta même le banquet où il avait convié ses amis pour recueillir le corps d'un juif égorgé dans la rue. Tous ses proches le blâmaient, sans le faire dévier de sa voie. Le Seigneur, qui voulait manifester la fermeté de sa patience, le frappa alors de deux rudes coups : le pauvre Tobie devint aveugle à la suite d'un incident vulgaire, puis il eut à subir la colère de sa femme, qui l'accablait d'insultes parce que la générosité de ses aumônes diminuait les ressources du ménage déjà si appauvri.

II

Ainsi affligé de toutes manières, le bon Tobie ne laissa percer aucune amertume : il s'inclinait devant l'impénétrable justice d'En-Haut et acceptait tous les malheurs en expiation des péchés imputables à Israël et à lui-même. Il se soumettait absolument à la volonté de Dieu et priait seulement pour que son âme, lasse de vivre, fût reçue dans l'immense paix de l'Eternel.

Or, tandis qu'il souffrait ainsi à Ninive, il y avait dans la lointaine ville d'Ecbatane une personne issue comme lui de la tribu de Nephtali, et dont l'âme était non moins douloureuse. C'était Sara, fille de Raguel et cousine des deux Tobie. Cette jeune femme subissait un destin étrange : elle avait successivement épousé sept maris, que le démon Asmodée avait tués chaque fois dès le premier jour de leur union avec elle. Sara connut ainsi la honte suprême d'être injuriée à cause de cela par une servante qu'elle avait réprimandée, et, accablée sous l'outrage, elle faisait, elle aussi, monter vers le ciel sa plainte angoissée.

Les invocations résignées de Tobie à Ninive et de Sara à Ecbatane montèrent jusqu'au trône du Tout-Puissant, qui décida d'envoyer son ange Raphaël pour arracher au malheur les deux créatures fidèles qui l'imploraient simultanément.

Se croyant près de succomber à ses maux, Tobie le père fit à son fils les recommandations les plus religieuses : il l'exhorta à la vertu, à l'aumône, à la charité, à l'humilité, à l'amour du prochain, à la sagesse. Mais, peut-être parce qu'il voulait assurer l'avenir matériel de sa femme, réduite pour vivre à fabriquer de la toile, il engagea son fils à aller redemander à Gabelus, à Ragès, la somme qu'il lui avait jadis prêtée. Il redoutait toutefois de voir le jeune homme entreprendre seul un si long et si périlleux voyage, et lui conseilla de se procurer, moyennant salaire, un compagnon de route. Et c'est ici que la divine Providence commença à entrer en action.

Le jeune Tobie présenta bientôt à son père un homme robuste et beau qu'il venait de rencontrer, qui prétendait connaître le chemin qui conduit chez les Mèdes et qui acceptait de lui servir de guide. Le